

*Article signé X., publié dans La Vallée d'Aoste le 12 mars 1927 - Une École de Hameau*

Dans mon village natal, il y a une École, placée dans une belle petite maisonnette toute blanche, aux grandes fenêtres ouvertes à la lumière et au soleil.

C'est là mon école à moi, celle où j'ai appris à lire la première lettre et à tracer la première barre.

Cette école a une histoire à elle, une histoire très belle et assez longue qu'il est très intéressant de connaître.

C'était en 1821. Un besoin d'instruction et de lumière agitait nos populations valdôtaines, puisque le pouvoir était aux paperassiers, puisque toute la vie d'un homme et d'un peuple devait être fixée sur une feuille blanche, et puisqu'elle en était réglée continuellement, le peuple sentait la nécessité de savoir lire et écrire, afin de pouvoir se faire respecter, de pouvoir faire valoir ses droits, de pouvoir améliorer sa situation morale et économique. Le Clergé était à la tête du mouvement et faisait bravement son devoir.

Dans mon village, les pères de famille étaient rassemblés sur la petite place qui entoure la fontaine commune, pour délibérer : un fils du pays, un prêtre venait de mourir dans une paroisse voisine, laissant un legs de plus de deux mille francs pour la fondation d'une École au village. Cette donation avait deux conditions importantes : le bâtiment scolaire devait être construit dans l'année même par les habitants du village, et cette somme devait elle aussi y rester, afin d'être prêtée, à un taux d'intérêt honnête, aux propriétaires qui en auraient [la] nécessité.

Il fallait donc agir tout de suite. Dans cette réunion même il fallait décider la construction de l'école. Enfin, après mûre discussion, on fixa les quotes-parts de chaque propriétaire et on nomma un délégué pour diriger la construction du bâtiment.

Et cette même année une maison surgit, coquette dans son habit blanc, au centre même du village, se reflétant dans les eaux claires de la fontaine qui brillaient devant elle.

Pour ces temps, c'était déjà beaucoup. L'école s'ouvrit et on commença à y enseigner à lire et à faire les comptes, comme l'on disait.

Mais ensuite, les années passèrent. Le bâtiment de l'école montrait maints défauts, était un peu humide en hiver lorsque la neige des avalanches venait s'entasser jusque derrière elle, et il fallait pourvoir.

Et les discussions naquirent à nouveau sur la manière de reconstruire l'école. Les uns voulaient la transporter ailleurs, d'autres voulaient simplement la modifier en l'améliorant, d'autres enfin proposaient une combinaison pour la construction d'un bâtiment plus grand comprenant aussi la laiterie sociale. Après de longues discussions ce dernier courant l'emporta. L'ancien bâtiment fut abattu et un autre plus beau le remplaça. Au rez-de-chaussée fut placée la laiterie sociale, spacieuse et propre, centre de la vie économique du village. Au premier étage fut placée l'école toute belle, presque trop belle pour un village de montagne.

---

Mais cette construction ne pouvait pas surgir d'un coup. Un village de montagne, dans ces temps-là, n'avait pas de capitaux ; il n'avait que les bras de ses habitants. Et ce furent eux-mêmes qui se mirent à l'œuvre.

On commença à transporter à tour de rôle les pierres et le sable ; ensuite on pourvut à cuire la chaux ; enfin les hommes qui étaient maçons se mirent à l'œuvre, aidés par les autres et même par les femmes, servant comme manœuvres.

Et c'est ainsi que surgit, cimentée par les sueurs de nos pères, l'École.

Et dans la nouvelle école, toute belle, on continua à instruire les enfants.

Mais un jour, il y a quelques années déjà, un triste jour, on vit l'institutrice du village repoussée de l'école, de son école à elle, par l'Autorité gouvernementale qui petit à petit était devenue la maîtresse. Quelques jours après, une petite demoiselle, toute mince dans son costume citadin arriva au village : c'était la nouvelle institutrice. Elle ne comprenait rien au patois et regardait avec un peu de mépris, les premiers jours surtout, ces petits montagnards, sortant de leurs étables, les souliers quelquefois sales de fumier. Elle voulait les aimer, car elle était bonne au fond, mais elle n'y réussit pas. Et l'année scolaire terminée, elle disparut pour toujours. Une autre vint la remplacer, puis d'autres encore.

Enfin un jour, plus triste encore, aucune maîtresse ne vint. L'école resta fermée. Les enfants prirent les chemins du bois et de la montagne et firent vacance. Les parents les regardèrent épouvantés, voyant derrière eux le spectre de l'ignorance qui les guettait.

Il fallut à nouveau prier l'ancienne institutrice de rentrer dans son école et il fut nécessaire de se cotiser pour la payer.

L'école s'ouvrit à nouveau, mais sans fonds, pauvre et misérable, toujours risquant de mourir d'un moment à l'autre.

Telle est sa situation actuelle, situation critique et douloureuse à tous les points de vue.

Ce n'est pas pour le simple plaisir de vous raconter une histoire que j'ai répétée celle-ci.

Mais l'histoire de l'école de mon village est semblable à celle des écoles de presque tous les villages valdôtains.

Et si j'ai voulu la retracer, c'est pour que chacun de nous puisse avoir devant ses yeux ce qui a été fait par le passé pour les écoles, afin que chacun sente le devoir d'en faire autant aujourd'hui.

Une initiative est surgie il y a quelque mois en Vallée d'Aoste, due à un groupe de jeunes, pour promouvoir la fondation d'écoles nouvelles en Vallée d'Aoste.

Je désirerais que ces quelques petites choses que j'aie dites puissent faire naître dans le cœur des Valdôtains, convaincus et dévoués, la volonté de concourir à cette œuvre si noble.

Je souhaiterais même que quelqu'un sente le besoin d'imiter nos grands-pères et nos arrière-grands-pères, en fondant lui aussi des écoles.